

## Réfugiées bosniaques en France

Elles sont écartelées. Arrivées en France il y a huit mois à l'initiative de l'association lyonnaise Equilibre, quelques centaines de femmes venues de Bosnie avec leurs enfants ne parviennent pas à oublier les horreurs de la guerre.

Lire page 3 le reportage d'ANNICK COJEAN

## L'exil à vif des réfugiées à Rumilly

Reconnaisantes à la France de les avoir accueillies, elles sont hantées par l'impossible retour en Bosnie

RUMILLY (Haute-Savoie)

de notre envoyée spéciale

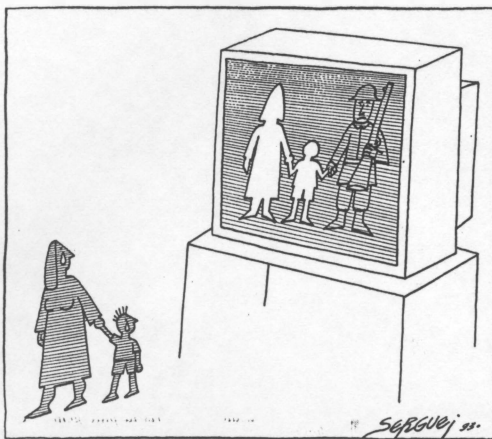
Elles sont vivantes, insistent-elles. Et c'est bien sûr cela qui compte. Elles le soulignent d'entrée de jeu, pour bien montrer qu'elles ne perdent pas de vue l'essentiel, qu'elles ne sont ni aveugles ni ingrates, qu'elles savent le prix de la vie et ce qu'elles doivent à leurs sauveurs.

Elles sont vivantes donc. On pourrait ajouter qu'elles sont belles dans ces vêtements d'été qu'elles n'ont pourtant guère choisis, bronzés déjà par le soleil de la Haute-Savoie qu'elles ont rejointe depuis une semaine, et qu'à les voir ainsi, assises en cercle dans l'herbe du jardin, interrompues seulement par un enfant, pris d'une envie de câlin, on les prendrait pour les vacancières ordinaires d'un centre familial. Vivantes, mais prisonnières d'un entre-deux infernal, écartelées entre la guerre où se débattaient leurs maris - « Pendant que nous parlons, ce soir, l'une de nous est peut-être devenue veuve » - et la paix vers laquelle ont foncé leurs enfants. Sauvées sans doute, mais piégées par la vie.

La longue bâtisse, prêtée par la fédération lyonnaise du bâtiment, et isolée sur les hauteurs du village de Rumilly, est étonnamment silencieuse à cette heure. Cuisine et réfectoire ont été débarrassés par l'équipe « de corvée » du soir, et l'atelier de dessin est pour une fois désert. Devant les bâtiments-dortoirs aux volets fermés, des rangées de linge d'enfant font de petites taches de couleurs vives dans la pénombre qui enveloppe le jardin et presse une bande d'adolescentes de conclure leur match de foot. Mais les femmes ne sont pas pressées de retrouver la solitude de leur lit. Le tête-à-tête avec elles-mêmes, le tumulte de leurs pensées. « Il y a du chaos dans ma tête, et mon cœur... Mon cœur est dans un étou. »

C'est Ljiljana qui trouve les mots. Ljiljana, de Mostar, qui a travaillé un jour - c'était dans une autre vie - dans le tourisme et parle bien le français. Mais toutes les autres approuvent et disent avec leurs gestes, avec leurs yeux, et quelques phrases inachevées, les vertiges, la violence des images qui les obsèdent depuis huit mois qu'elles sont en France et ne leur laissent aucun repos.

« La guerre est dans ma tête », dit Djuka en la prenant entre ses



mains. Infirmière à l'hôpital de Doboj, elle y a travaillé jour et nuit, plusieurs mois d'affilée, témoin privilégiée des horreurs de la guerre, avant d'être transférée dans un camp et d'y saisir la proposition d'Equilibre afin que ses deux enfants, Slaven et Natacha, fassent partie des « mille » que l'association lyonnaise promettait de mettre « à l'abri ».

### Souvenirs obsédants

Mais l'exil est un piège et peut devenir tourmente. Les souvenirs sont trop obsédants, les nerfs toujours à vif. « On doit être vaillantes, assumer notre choix, insuffler de la force à nos enfants puisque c'est pour eux qu'on est là. Et pourtant, notre esprit ne suit pas. Notre vie n'est pas ici, nous ne sommes pas d'ici. Moi, je vis dans un songe. Entre parenthèses. Et j'attends, j'attends... »

Mais qui sait combien de temps ? Venues en principe pour huit mois - le temps d'un long hiver, presque une année scolaire - les quatre cents familles bosniaques rassemblées par l'association Equilibre et toutes issues de camps, savent qu'il

serait folie aujourd'hui de repartir au devant de ce qu'elles ont fui. La situation n'a fait que se dégrader, la plupart n'ont plus aucun logement, et aucun des pères qui parviennent, par la radio et les camions postaux d'Equilibre, à donner des nouvelles, ne peut souhaiter dans ces conditions le retour des leurs.

Certaines familles d'accueil - Equilibre avait reçu au début de l'opération plus de vingt-deux mille propositions - veulent prolonger la cohabitation jusqu'à la fin de la guerre. D'autres, pour des raisons pratiques ou financières, ont demandé à être relevées de leurs responsabilités, et l'organisation humanitaire s'oriente désormais vers une formule de logement des réfugiés en appartements collectifs, financés par des groupes de familles françaises. Une solution plus autonome.

En attendant la rentrée, et pour beaucoup d'entre elles un nouveau déménagement, Rumilly leur offre une pause bienvenue. De leurs familles d'accueil auxquelles sans aucun doute la pause est aussi salutaire, elles parlent beaucoup entre elles - certaines leur téléphonent sans cesse, - assez peu publiquement. Peut-on évoquer décemment des « bienfaiteurs » autrement que pour chanter leurs louanges ? Elles ont peur d'être injustes ou de paraître ingrates. On leur a tant

donné. Mais cette situation, malgré parfois une affection profonde pour leurs hôtes, est aussi très pesante. Elles en ont marre, c'est vrai, de dire « Merci, s'il vous plaît, il me manque... »

Elles ont honte de demander et acceptent toujours avec gêne. Elles n'ont pas la moindre ressource, ne gèrent aucun budget, ne décident donc aucune dépense. « Il n'est pas un T-shirt, un slip, une chaussette qui ne nous ait été offert, dit Zinetta. On dépend totalement de la générosité des gens. Le gouvernement, lui, n'a pas fait un geste. » Un jour, lors d'une réunion paroissiale, des familles ont incité Zinetta à faire des gâteaux yougoslaves. Elle a gagné quatre mille francs. « Mais j'étais très rouge en les proposant : Monsieur, un gâteau de mon pays ? J'avais honte, l'impression de mendier comme une Tsigane. »

Elles sont de plus en plus nombreuses à chercher à faire du ménage, du jardinage, du repassage pour gagner quelques francs. Avoir le choix d'organiser elles-mêmes quelques dépenses. S'offrir ces cigarettes qu'elles fument d'abondance, ce qui leur vaut bien des regards réprobateurs. Se permettre le luxe d'une crème pour le visage, d'une petite mise en plus - « Les Yougoslaves aiment les frisures, les enfants doivent pouvoir rester fiers de nous » - peut-être même d'une eau de toilette - « pas pour séduire, seulement pour le moral ». Désirs secrets, désirs inavouables. L'une d'entre elles se rappelle avec effroi la réflexion glacée de son hôte sur un jour qu'elle s'était parfumée : « Quand on a un mari dans la souffrance... » Elle en aurait pleuré.

Elles souffrent qu'on ne les considère que pour ce qu'elles consistent : des assistées. Elles crèvent d'envie de crier : « Je n'étais pas comme cela, vous savez. J'ai eu ma dignité. J'ai tenu une maison, mené une vie sociale. » « Et puis quand je me vois dans la glace, avec cette jupe trop grande, ce T-shirt mal coupé, quand j'aperçois ma valise entrouverte dans la chambre où mes deux enfants ont laissé du foulard, quand j'entends mon français anonnant, je me dis que mon image est plus qu'une image. Qu'elle traduit au fond une nouvelle réalité, et qu'il faudrait que je l'accepte plutôt que de continuer à rêver sur le passé. »

Mais l'humilité personnelle dont elles font preuve parfois, simplement pour ne pas risquer de paraître arrogantes, devient impossible dès qu'il s'agit d'évoquer leur pays ou leur peuple. Ce serait une démission, dit l'une d'elles. Il y aurait tant à dire pour corriger la vision désastreuse que les Français se font de l'ex-Yougoslavie !

« Ils ne réalisent pas qu'avant la guerre, nous étions très civilisés, s'étonne Nermina, elle aussi infirmière. Ils nous traitent comme si nous débarquions d'Afrique ! » Le sujet est sensible, les anecdotes s'enchaînent. Elles sont écoulées de rire. « Mon hôtesse, commence l'une d'elles, m'a expliqué très sérieusement à quoi servait un aspirateur ! ». Fous rires. « Et la mienne, dit Dragana, m'a longuement parlé des avantages d'un congélateur. » Reculs rires.

Quant à la famille de Fatima, elle n'a pu cacher sa déception de ne pas voir la jeune femme blottie par la grosse télévision en couleur du salon ! « Ce n'est que lorsque j'ai avoué avoir passé un jour quelques semaines de vacances à Monaco et sur la Côte d'Azur que ma famille a brusquement réalisé que je n'étais pas une primitive », se souvient Nermina. Ne lui avait-on pas demandé un jour si elle avait entendu parler d'un monsieur nommé Picasso ? « Voyons madame, avais-je répondu, sa peinture a fait l'objet d'un cours

pendant toute une année d'école ! Dans mon pays, la peinture et la musique s'étudient au même titre que la physique ou les mathématiques. »

L'engrenage, aujourd'hui, ne leur laisse plus d'espoir. « Le désir de guerre est passé dans le sang, pense Ljiljana. On ne raisonne plus. On veut rendre ail pour ail et venger chaque mort. » Et cela les rend malades, ces mères si différentes qui cohabitent sans heurts. « Elle est musulmane, moi je suis catholique, mon mari est musulman comme celui de ma voisine ici, qui, elle, est orthodoxe... Notre pays est né de mélanges. Il faut qu'il demeure ainsi. Que deviendront sinon les couples mixtes et les enfants de ces mélanges ? »

Personne ne peut leur dire quand elles repartiront. Cette absence de repère, cette impossibilité de se projeter dans le futur, les plongent dans la panique. Que faire si l'attente se prolonge ? Tout miser sur la France ? Apprendre mieux sa langue ? Commencer à chercher un emploi ? Ce serait faire une croix sur la Bosnie, trahir les maris ! s'offusquent-elles en chœur. « Je ne veux pas m'habituer à la France, dit Ljiljana, je ne veux pas trop bien m'adapter. »

N'ont-elles pas tout fait cependant pour que leurs enfants se lovent en douceur dans la société française ? Ne sont-elles fascinées par la capacité d'adaptation de ces enfants et en même temps inquiètes de voir que les plus petits en ont oublié le serbo-croate ? « Nous sommes pleines de contradictions, dit Ljiljana. Tirillées entre deux mondes et d'une certaine façon entre nos maris et nos enfants. »

ANNICK COJEAN

## « Ici, ils ne peuvent pas comprendre »...

RUMILLY (Haute-Savoie)

de notre envoyée spéciale

« Chacun a son truc » pour apprendre le français. Pour Edis, douze ans, c'était le sport. « Football, rugby, volley-ball se faisaient de la même façon. Ça faisait une base pour commencer... »

Tous les jeunes Bosniaques arrivés en novembre dernier ont appris la langue française à une vitesse record. Et tous sont aujourd'hui scolarisés. Les institutrices ont joué un rôle essentiel, les familles d'accueil également. « Myriam, la dame chez qui j'étais, me demandait de raconter ma journée, se souvient Arnela, et puis plus tard c'était elle qui me racontait des histoires. Elle est devenue la deuxième de sa classe. Bojana, sa cousine de dix ans, est première. « Mais c'est parce que je travaille tout le temps », dit-elle. Ses cahiers l'ac-

compagnent partout. « Il faut que j'apprenne encore plein de mots. »

L'école est un endroit « super », selon Natacha, neuf ans, pour se faire des amis. Il y a juste quelques questions qui la gênent. « Par exemple quand on me demande où est mon père. Je ne veux pas en parler. Je ne peux pas leur expliquer les grenades, les maisons cassées, les grands-mères, les papas qui restent. En Bosnie, quand il y avait des coups de feu, je prenais mon livre, et je réfléchissais très fort à l'histoire pour oublier le bruit. Ici, ils ne peuvent pas comprendre cela. » Un jour, dans l'école d'Arnela, des enfants agenouillés par terre ont mimé la prière des musulmans. « Alors j'ai pleuré, ils ont été surpris, j'ai dit que cela me faisait penser à mon pays, et je leur ai expliqué un peu ma religion. »

Slaven a eu la chance de pouvoir quitter le pays malgré ses

quinze ans. Quinze ans, c'est l'âge à partir duquel, en Bosnie, on est bon pour faire la guerre. Il veut faire de vraies études, avoir un métier. « On verra où », dit-il.

Arnela pense à la Bosnie tous les soirs, « mais toute seule, sans en parler ». Boyana aussi « rêve tout le temps » de son ancien appartement mais ne le dit pas « pour ne pas rendre triste maman ». Edis sort parfois le camion miniature à remorque bleue comme celui de son père camionneur. Et Natacha imagine un retour aussi merveilleux qu'un « dessin animé » : « Ce sera dans un parc, et je marcherai à côté de papa. Il y aura mon chat, ma grand-mère et ma cousine Ljiljana qui est aussi restée là-bas. Il y aura des tas d'oiseaux autour de nous. Et pleins de coccinelles... »

A. Co.